

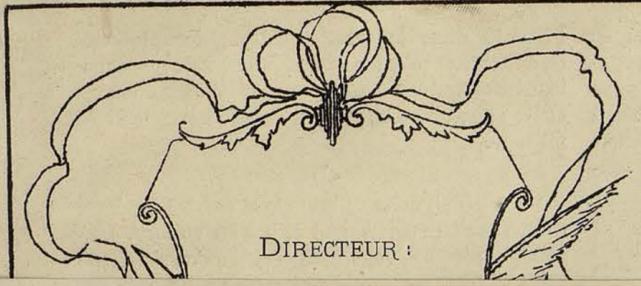
LECTION DU 18 FEVRIER 1890

tion de six semaines de concert
direction de M. de la

LETTER



Maurice
Froissart



DIRECTEUR :

RE DAD

ADMINISTRATION CONSISTORIALE

TEMPLE ISRAËLITE

DE NANCY

BUREAU

de la

COMMISSION ADMINISTRATIVE

Nancy, le 4 Mars 1890.

M

L'Administration du Temple Consistorial israélite de Nancy a l'honneur de vous informer que par décision du Consistoire, en date du 21 Février dernier, l'audition des Candidats au siège du Grand-Rabbinat de Nancy aura lieu au Temple, 18, rue de l'Equitation, les Dimanches 9 et 16 Mars courant, dans l'ordre suivant :

Le 9 Mars :

- MM.
- 1^o KAHN, Rabbin à Nîmes, à 10 heures du matin :
- 2^o ÉMILE LÉVY, Rabbin à Verdun, à 11 heures du matin :
- 3^o D. OURY, Rabbin à Toulouse, à 3 heures du soir :
- 4^o S. KORB, Rabbin à Nantes, à 4 heures du soir.

Le 16 Mars :

- MM.
- 1^o JOSEPH HERMANN, Rabbin à Reims, à 10 heures du matin :
- 2^o MAURICE AARON, Rabbin à Lunéville, à 11 heures du matin :
- 3^o MOÏSE SCHUL, Grand-Rabbin à Vesoul, à 3 heures du soir :
- 4^o J. BLOCH, Grand-Rabbin à Alger, à 4 heures du soir.

Le Président,
M. AARON.

CASINO DES FAMILLES

Les Montagnards Pyrénéens, des Polles-Borgère. — Succès de Mlle Marty, de M. Geram, comique danseur, de Mlles Lancy et Cartier, de M. Desol et Duprat. — Les aff. chefs comiques.

EDEN

CH. DE VARANGISE

iques, des potins et des polissons
t et de la littérature. — Est-ce pos

mais,
as ! » La-bas, c'était où j'avais vu le
at fain ! — Eh ! bien, va chercher du
im ! — Tu devais souper hier soir !
Cependant, j'avais bien fain. — « N
ambre. Le rat était prisonnier chez m
diable, et je poussai avec force la por
ndre, les poils tout hérissés. Je crus a
uter sur une table, les oreilles dressées
ant avec ma bougie, je vis la tête r
Nouvel émoi, nouvelles clamours ! En
oute attéré, avait fait un plongeon.
ait trothine jusqu'au fond de la cuisine
qué de rester en pénitence derrière sa
nle qui tombait dans l'eau. C'était mon
je j'ai su depuis — j'entendis en mon sommeil
me un sourd clapotement : on eût dit une
e tirailleur l'estomac. Vers quatre heures, — à ce
pmit, d'autant plus que la fain commençait à
Et je vous assure que j'avais joliment envie de
r, et dercheuf, nous regrimpions au lit.
chercher en vain, chacun s'en retourna chez
ant. Enfin, ennuyés de ce réveil si bizarre, las
ais il était derrière la porte ! On ne l'y chercha
ions cinq au passage. Non il n'y était pas...
Pourtant, il n'avait pu entrer chez moi, nous
ouverte.

cy »
nue à un
s annonce
février. La
de toute
polémiques
jets traités
cette de re-
que numéro
de Dessins
tre Camille
le titre du
ent à cette
nes par an ;
20. Pour
ents, rédac-
prié de s'a-

cy »
nous avons
samedi son
sommaire :
Écrouement,
vème : Ray-
H. — Chro-
nique litté-
aymond. —
de Varan-

feuille est
un aspect
jets divers,
le constater
parait dispo-
ses de l'art
uffit-il pour
res, un peu
pas encore.
lque temps,
et diront :
nmes main-

ille Martin
es patineu-
rents types
l'éloge de
lus à faire,

nancy recevait
Baudot.
é cette soi-
vers six
e la gaieté
fait défaut
et joyeux
ités de la
n agréable

et puis dans le lit de ma mère, et nous trava



DIRECTEUR :
VARENNE

REVUE DE DADOU

BI-MENSUELLE
RÉDACTION & ADMINISTRATION
3, PLACE STANISLAS
Abonnements : 5 fr. par an
(Les frais de poste en sus)

Créer un journal dédaigneux des stérilités politiques, des potins et des polissonneries. Trouver des lecteurs préoccupés seulement des choses de l'art et de la littérature. — Est-ce possible à Nancy? Nous ne le pensons pas. Nous l'essayons.

LA RÉDACTION

IDÉES EN L'AIR

Chacun, je crois, a sa manie, un tic qui lui montre que sa mémoire n'est point parfaite et qu'il y a toujours une petite pièce fêlée. Tel agite un doigt lorsqu'il est ému, tel autre le pied; les enfans ouvrent aux contes de grand'mère leur bouche rose où brillent les dents claires. Je suis comme eux: toute émotion me fait ouvrir la bouche, et, de plus, les mots partent — c'est nerveux. Jeune, je parlais à ma famille, homme, je m'adresse au public. Pour moi le journalisme n'est pas une vocation, c'est un tic.

Je veux donc vous entretenir ici de mes impressions personnelles et de rien davantage; sans toutefois les prétendre bonnes absolument; car toute vérité, littéraire surtout, est relative. A moi qui ai ma manière de sentir, tel jugement me semblera incontestable; à vous qui sentez à votre façon, il paraîtra faux. Pourtant j'aurai raison, mais vous aussi. Enseigner la littérature, donner sur les auteurs des appréciations définitives, fixer le goût! Vaine illusion de quelques âmes impérieuses et trop pleines d'orgueil.

Un de mes amis à l'air franc et décidé, au teint brun, aux larges yeux, clairs, loyaux et rieurs me plaît, et vous, madame, vous avez distingué ce jeune homme blond et discret dont les traits fins, les allures mesurées, les grands yeux charmeurs et doux ont gagné votre sympathie. Je sens en homme, vous en femme; je vois avec mes yeux, vous voyez, madame, par vos noires prunelles où la vie étincelle et nous regardons autrement. Vous persuaderai-je que vous avez tort! et de quel droit? Ce roman, ces vers qui viennent de paraître m'ont ravi, et pour quelque raison secrète vous blessent. Au nom de quel principe prétendrai-je vous imposer mon avis?

Vous me direz peut-être: Vous écrivez dans une Revue et devez nous éclairer. Que ne vous taisez-vous, si vous n'avez rien à nous apprendre? — Mais vous n'êtes point à l'école, lecteur studieux de savoir, et le journalisme n'est pas le professorat. On n'acquiert pas d'ailleurs, avec le privilège d'imprimer ou d'enseigner ses idées, celui de ne point faillir. — Est-ce dommage? Un seul journal, un seul auteur suffirait à « éclairer » le monde. Bien des pertes de tems, bien

des querelles seraient évitées... et avec la vérité universelle, hélas! l'universel ennui envahirait la terre. La vérité indiscutable, absolue, si elle existe, qu'elle reste voilée sous les ombres les plus obscures! Je dirai comme le philosophe: Si Dieu m'offrait d'ouvrir pour moi sa main pleine de vérités, je le supplierais de garder fermée sa main, car à la joie de savoir, je préfère le plaisir de chercher. Et puis, la vérité connue, quelle monotonie parmi les hommes! Chères conversations au coin du feu, causeries gracieuses des salons, discussions ardentes, vous disparaîtriez donc! Que resterait-il qui vaille la peine d'être vécu?

Oui, le vrai une fois établi, la conversation meurt, elle, ce doux lien qui unit les hommes; et la société est bien relâchée, bien près de se dissoudre. Voyez l'utilité de l'erreur!

L'erreur! qui donc oserait méconnaître son charme? Les vérités vieilles on les nomme rengaines, clichés, et elles déplaisent; les vérités nouvelles choquent notre esprit de routine, on les appelle erreurs, et elles déplaisent. L'erreur seule, sous sa forme la plus jolie, le paradoxe nous séduit.

Mais, j'y songe, n'allez pas croire que je vous exprime ces idées pour vous prévenir adroitement de mes futurs paradoxes. Tout d'abord, rien n'est plus dangereux à soutenir. Le paradoxe est comme le violon, on en joue en artiste ou on tombe au-dessous du mauvais: la médiocrité n'existe pas. Je veux seulement vous prouver que j'ai tous les droits du monde de me tromper et je pense qu'après de si indiscutables argumens personne ne me le refusera.

Quelle est donc enfin ma prétention? Oh! bien modeste. Mettre en action le vieux dicton: du choc des idées jaillit la lumière. Je veux causer avec vous en ami, si vous me permettez de prendre ce beau titre. Je vous raconterai tout simplement ce que le livre récemment paru, l'idée fraîche éclos, le fait dernier m'aura suggéré de pensées et donné de sensations. Mes lecteurs compareront mes impressions aux leurs, et des idées neuves, des appréciations auxquelles je n'aurai peut-être pas songé, écloront dans leur esprit fécondé.

VALLEY.

ÉCCEUREMENT

A MON SUBLIL AMI MORELLE

Dieu! qui créas dans la Nature
Un nombre infini d'animaux;
Dieu! qui subviens à la pâture
De tous les petits saints Évangiles!
Dieu de nos très saints Évangiles!
Préserve-nous des imbéciles
Qui grouillent sous ton firmament!

Toi, dont l'Égide tutélaire,
En guidant au milieu des flots
Le marin qui fait sa prière,
Épargne aux mères des sanglots,
Petits ou grands, forts ou débilés,
En nous protégeant constamment,
Préserve-nous des imbéciles
Qui grouillent sous ton firmament!

II

Que tu sois Viehnon, Jéhovah,
Christ Rédempteur, Trinité Sainte,
Le Zeus antique ou bien Allah,
Écoute monter notre plainte!
Et rends-nous les moyens faciles
De te louer journallement,
En nous garant des imbéciles
Qui grouillent sous ton firmament!

Les peuples qui n'ont pas d'histoire
Sont, dit-on, des peuples heureux;
Les gens qui n'ont pas de mémoire
Le sont, sans conteste, plus qu'eux...
Car enfin d'où naissent nos biles...?
Sinon de l'horrible tourment
Du souvenir des imbéciles
Qui grouillent sous ton firmament!

III

Ici-bas tout est relatif,
Et les effets le sont aux causes.
Mais ce qui paraît positif
Dans l'immuable loi des choses...
C'est de voir, Dieu des Évangiles!
Et de reconnaître évident
Le nombre absolu d'imbéciles
Qui grouillent sous ton firmament!

Signé: MÉLANY.

PRIÈRE SUPRÊME

Dieu, Principe des Choses, ou Néant, répondez
— Dis-nous le grand mystère qui fait la divine
inquiétude du poète et l'angoisse du savant?

..

Pourquoi le ciel bleu et les horizons dorés? — Pourquoi la douceur des soirs d'automne dans le silence des blondes campagnes? — Pourquoi la senteur des feuillages au clair soleil de l'été? — Pourquoi les oiseaux joyeux, les fleurs et les prés; et toutes les harmonies des couleurs et des parfums, des chans et de la lumière? Est-ce pour nous?

Pourquoi les ciels noirs et les nuits funèbres de l'hiver où le vent gémit ses lamentations infinies? Pourquoi les allures bizarres des noirs sapsins dans le linceul des neiges, le bavardage sinistre des hiboux dans les ruines et le vertige des abîmes? Pourquoi la mélancolie des journées pluvieuses? Est-ce pour nous?

Qui que tu sois, réponds. Nous nous étonnons de vivre et nous t'interrogeons, anxieux, voulant savoir pourquoi nous sommes, et si la profonde poésie de soleil et d'harmonie, d'amour et de tristesses qui nous enveloppe, n'est comprise que de nous. — Et si la plupart d'entre nous n'ont point au cœur l'angoisse qui torture si délicieusement, nous te supplions que tu les laisses, les heureux, s'enfuir dans leur vanité indifférente. Ceux que ne préoccupe point la recherche du beau, ceux que n'irrite pas la laideur inévitable, laisse-les végéter dans leur vulgarité monotone.

Dieu, Principe des Choses, ou Néant, réponds. Nous te supplions, délivre-nous de notre tourmente. — Dis-nous l'impassible Mystère... Ou, plutôt non; laisse-nous notre angoisse; laisse-nous chercher encore: si tu révélais l'immuable Loi, la vie nous deviendrait mortellement banale, et inutile.

Garde ta main fermée.

RAYMOND

SÉVIGNÉ

Belle comme un jour de belle lumière,
Marquée très chère à tous, Sévigné
Voyant applaudir ce qu'elle a signé,
Et l'applaudissant parfois la première,
Et sachant que ceux qu'on vante tout bas
L'admirent tout haut, et que ceux qu'on aime
L'adorent sans rien en espérer même,
Et n'ayant au cœur ni peurs, ni combats,
Ne dirait-on pas l'image parfaite
(Sous ses cheveux blonds, avec ses grands yeux,
Du parfait bonheur, profond et joyeux,
Beau comme un beau ciel sur la terre en fête?)

Son fils est hardi, bon, spirituel,
Sa fille est la plus charmante de France.
Hélas! le réel met à l'apparence:
Voilà son mari qu'on tue en duel,
Sa fille qui part le nouveau veuvage
Est le plus poignant: ses pleurs qui coulaient
Pendant que la plume et l'esprit volaient,
Nous mouillaient encor les doigts sur la page.

Voilà les chagrins muets, les ennuis:
Revenus moins sûrs, sans être moins fidèles,
Et la mort qui guette et frappe autour d'elle
Et les réveils noirs dans les longues nuits!

Tout ce qu'on connaît d'angoisses, de doutes,
De pleurs répandus, de pleurs dévorés,
Regardez de près: vous l'apercevrez
Dans cette existence heureuse entre toutes.

E. H.

LES YEUX

POÈME EN PROSE

Ses chers yeux! si clairs sous le soleil qui brille dans leurs iris pâles, y allumant ça et là des points d'or; si sombres, le soir, qu'à les regarder je me sens monter à la tête le vertige des abîmes. Chers yeux, où le rire éclate ainsi qu'une fusée de lumière, où la tristesse met les couleurs graves, la mélancolie des campagnes sous un ciel noir. Comme surtout vous savez bien me dire: « Je t'aime » avec ces regards heureux et mouillés de larmes, ces regards confiants, qui donnent

l'âme, livrent tout et me remplissent de pitié, de joie et d'amour. Vous avez lu en moi tant de choses que je n'osais pas même murmurer; vous m'avez avoué des secrets si câlins! De quel accent aussi, vous exprimez ce trop d'amour qui débordait au cœur et que nulle voix ne pourrait rendre!

— Et pourtant je vous contemple avec angoisse! — Enfant, par les nuits claires d'étoiles, j'ai regardé les cieux, et plein d'un vague respect, je tâchais, entre les scintillantes lumières, de percer la profondeur noire, loin, toujours plus loin, pour y découvrir Dieu. — Doux yeux de mon aimé, entre les étoiles d'or qui vous éclairaient, dans vos noires prunelles je regarde aujourd'hui, loin, toujours plus loin, pour y découvrir à plein votre amour; — et je sens en mon âme la terreur des mystères.

Oh! Fermez-vous! Que vos brunes paupières glissant avec lenteur voilent vos infinis; j'appuierai sur vous mes lèvres qui tremblent, et sous ma bouche, je vous sentirai palpiter doucement comme un cœur.

J. P. S.

LA MORT DE CARNAVAL

Jeunes gens de la génération nouvelle, du dernier bateau, écrirait M. Daudet, qui, studieux uniquement de Votre *Moi*, passez votre temps à l'adorer, à lui créer un temple de mollesse digne du culte que vous lui vouez, et qui perdez ainsi, — pour trop chercher le bonheur — la joyeuse habitude de rire, vous avez donc fait, afin de retrouver la vieille gaieté des ancêtres, un dernier mais inutile effort!

Couchés dans un lit moelleux où votre *Moi* reposait à l'aise, vous vous livriez sans doute à l'examen approfondi de quelque grave question de psychologie, vous observiez, avec le soin qu'il convient, la sensation que vous procurait le frottement des broderies contre votre joue délicate: l'ardeur de vos réflexions barrait votre front d'un large pli morne. — Peut-être aussi prépariez-vous je ne sais quelle machiavélique combinaison destinée à « mettre dedans » votre rival,.... en amour! — Si donc! Quand on a un *Moi*, on aime que ses aïeux... Votre rival en affaires.

Soudain, glissant sans bruit par la cheminée, un être apparut les pieds sur les tisons d'un rouge sombre. Un manteau de brume l'enveloppait, et l'air de la chambre se refroidit un peu. Le feu mourant dissipa bien vite ce nuage; et votre *Moi* stupéfait vit un petit bonhomme coiffé d'un bonnet de folie, et secouant au moindre geste les mille sonnettes de son habit multicolore. Ses petits yeux jaunes, brillants comme un rayon de soleil dans du Champagne, son nez rouge comme le Bourgogne, sa grande bouche riaient d'un large rire, franc et plein de vie. Enfin il cligna de l'œil d'un air entendu et dit: « A demain ». Puis dans un tintement joyeux de tous ses grelots il s'envola.

C'était Carnaval! Ignorant les changements survenus, l'existence des psychologues et des struggleurs for life, il allait, comme par le passé, prévenir la jeunesse joyeuse que le jour où l'on rit, où l'on boit, où l'on danse, le jour de folie est enfin prêt à poindre.

A cet appel, bons jeunes gens, vous avez senti quelque chose tressaillir faiblement en vous; c'était l'antique gaieté agonisante. Et comme les théories par vous admises sont récentes encore et n'ont pu insensibiliser tout à fait votre cœur, vous avez perçu une vague pitié, et déploré, après tout, la mort lamentable du beau rire sonore, léger, — signe infailible d'une âme forte, généreuse et confiante, — du rire de Rabelais et de Molière, du beau rire de France.

Ah! bons jeunes gens, vous avez secoué votre *Moi* si superbe, vous l'avez précipité, tout furieux et confus, dans les larges pantalons de

Pierrot, dans le maillot collant des clowns. Quelques-uns d'entre vous, demi vaincus dans leur lutte contre un *Moi* plus high-life, sans doute, et plus anglais, n'ont réussi qu'à le vêtir de l'habit noir.

Puis, dédaigneux de la foule et corrects malgré tout, vous êtes partis pour le bal en voiture. Là, froids et sérieux, vous avez décidé qu'on s'amuserait. Oh! vous avez accompli en conscience votre tâche, je l'avoue. Vous avez valsé avec des Colombines aussi graves que des ladies, comme on valse dans les salons de la Présidence. Vous avez bu du Champagne, qui, pour tout effet, vous a causé un mal de tête. Et, tandis que les directeurs de bals criaient, s'agitaient, menaient grand bruit pour simuler le tapage des fêtes, vous vous êtes regardés piteusement, éreintés, les mains pendantes, l'esprit vide, l'estomac malade; et d'une voix dolente vous vous êtes dit les uns aux autres: « Ce qu'on s'est amusé! »

Puis, toujours graves, toujours sérieux, toujours raides, vous êtes partis en un long défilé lugubre.

Le lendemain, les garçons de salle balayaient, parmi les autres ordures, une loque hâriolée et couverte de grelots qui tintaient doucement. Ils jetèrent le tout devant la porte. Le son clair des grelots frappant les pavés s'envola comme un éclat de rire... le dernier!... et les ondes sonores montèrent vers le ciel gris et triste. — Carnaval était mort.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Sous ce vain prétexte que voici le premier numéro d'un journal, et qu'une introduction à ces bi-mensuelles chroniques serait convenable, je devrais peut-être vous faire l'historique du théâtre de Nancy depuis les époques les plus éloignées jusqu'à nos soirs. Mais ce serait ennuyeux, et d'ailleurs je n'en ai pas le temps. Ou bien, je pourrais ouvrir quelques vues neuves et originales d'esthétique musicale et dramatique: je pourrais parler de la scène à faire et de l'art des préparations. Mais à quoi bon cet exposé de principes? Des principes en matière de critique théâtrale! Oh! la, la. (Pardon cela m'a échappé.) En fait de principes, nous ne connaissons que des impressions: le tout est de savoir les ressentir, et d'être capable de les exprimer. Et maintenant, passons à un autre exercice.

Le *Roi d'Ys* a été et demeure le plus grand succès de la saison. La merveilleuse partition de M. Lalo n'est plus à louer. Je ne veux pas dire par là qu'on ne la trouve plus en location chez les marchands de musique, mais seulement que l'éloge n'en est plus à faire.

Un changement important s'est produit, ces temps derniers, dans l'interprétation primitive. M^{lle} Roussié a remplacé M^{lle} Bossy dans le rôle de Margared. Une question tout d'abord s'agit dans les entours du temple municipal de l'art, sur le point de savoir si la chanteuse nouvelle s'appelle Roussié ou Roussié. Des affiches annonçaient l'r, d'autres l'é, accent aigu. Une telle incertitude ne pouvant pas durer, il était urgent que nous interviewassions M. le directeur Dervilliers. Nous l'interviewâmes, et sa réponse fut en faveur de l'accent aigu.

Cela posé, nous devons reconnaître que M^{lle} Roussié a en effet l'accent moins grave que sa devancière. Nous avions un contrat, nous nous sédons aujourd'hui une falcon. Et ainsi le rôle de Margared, chez lequel je ne découvre pas le caractère « abominablement ingrat » que d'aucuns lui attribuent, a monté d'un degré; ce qui n'a pas empêché l'ensemble de l'interprétation de descendre.

Mais le public ne se lasse pas d'applaudir M^{lle} Stella de la Mar. Son charmant talent et le délicieux gâteau à la crème qu'elle porte sur la tête au tableau des noces bretonnes sont fort goûtés.

Du moins, on aimerait à goûter le second. Mais le voir est déjà un plaisir.

Le bénéfice de l'aimable artiste a lieu le 13 février avec *Roméo et Juliette*. Comme l'enfantement de ce journal a certaines exigences, et que je suis obligé d'écrire ceci assez longtemps avant l'apparition du premier numéro, celui-ci aura vu le jour quand le bénéfice susdit aura eu lieu. Nul doute qu'il n'ait été fructueux et brillant. Nous en rendrons compte la prochaine fois. Il est vrai qu'alors quinze jours seront passés: mais jamais il n'est trop tard pour parler encore d'elle.

Le talent de MM. Dejean et Grozel, et l'aspect farouche de M. Dalbressan, les chœurs et l'orchestre concourent au succès du *Roi d'Ys*.

Nous avons eu, sans parler d'horreurs comme l'*Ange de minuit*, le plus épouvantable des drames, une bonne reprise du *Grand Mogol*. Après avoir déploré, comme tout le monde, l'aspect de vinaigre de Mlle Van Daelen, nous n'aurons plus qu'à complimenter, comme ils le méritent, les deux excellents comiques qui se nomment Georges et Mercier.

U.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il n'est pas besoin, je pense, d'une longue introduction pour indiquer aux lecteurs de la *Revue de Nancy* ce que seront ces chroniques. Pour ne pas faillir à son programme, notre journal devait, à côté des productions originales de toutes sortes, présenter périodiquement un bref résumé du mouvement littéraire. Tandis que notre collaborateur Valley laissera errer sa verve vagabonde sur les pointes de l'actualité, s'arrêtant au hasard sur l'événement quelconque, fait-divers, pièce nouvelle, livre paru, qui aura eu la bonne fortune d'éveiller ses sensations de dilettante, notre devoir est de tenir, avec un peu de suite, le public au courant des nouveautés de marque, au fur et à mesure de leur apparition.

Le bilan de cette quinzaine n'est point insignifiant.

Deux premières à sensation, un volume de fortes poésies. *Margot* à la Comédie-Française; *Salammbo* à Bruxelles; les *Femmes antiques* de Jean Bertheroy. Chroniqueur, frotte-toi les mains!

La première de *Margot* est le grand événement parisien. Une grande circonspection, dans toute la critique, le salua. Dire son fait à Meilhac, c'est dur. Seule, la vénérable *Revue des Deux-Mondes* a cette audace sénile. Il est vrai qu'elle s'abrite d'abord sous le triple airain de trois étoiles. Les connaisseurs, à ce qu'il paraît, eussent voulu que Margot épousât Boisvillette. Il a répugné à Meilhac de laisser son public sur cet acquiescement d'un gentilhomme délicat, blasé et mûr à une fille de cocotte, élevée en domesticité. Il a fait Boisvillette trop séduisant, dit l'un. Non, c'est Worms qui n'est pas assez un garde-chasse aimable, fait l'autre. Et Worms sert de tête de Turc à Sarcey qui se venge sur lui de n'avoir pas dit son fait à Meilhac.

Et si Meilhac avait eu le propos délibéré de nous faire regretter qu'Agnès n'épousât pas Arnolphe? Cela encore serait une solution.

Même phénomène à propos de *Salammbo*. Pensez donc: Reyher! — Ici se pose un problème. Céderai-je, ne céderai-je pas à la tentation? Quelle tentation? Celle de faire, parbleu, l'article sur Flaubert. Cela est si commode: on s'en tire par là. On rappelle le roman du maître; puis on passe au procès, dont on relait l'historique. Pendant que l'on y est, on peut bien dire un mot, n'est-ce pas, de la *Tentation de Saint-Antoine*, de *Madame Bovary*, voire de *Bowcard et Pécu-chet*, que dis-je? de *Trois contes*. On peut même, — tandis que Flaubert est revenu sur l'eau, — remettre en question des points de littérature, exhaler, comme Henry Fouquier, une correspondance inédite et prouver que le soi-disant père du réalisme ne fut qu'un romantique attardé. On peut même remonter plus haut encore. A quoi

bon? Pensez-vous que Flaubert soit beaucoup intéressé dans l'affaire? Croyez-vous qu'il se fût intéressé d'horreur en voyant son pénible roman découpé en opéra?

Il me semble que l'on ne pouvait mieux choisir. Le sujet de *Salammbo*, par l'ampleur même et la gravité avec lequel il fut traité, par la richesse des épisodes et le touffu de la composition, par l'éclat et la multiplicité des images, par le souffle enfin qui anime toute l'œuvre, est devenu l'égal d'une de ces légendes innées, si l'on peut dire, chez les peuples, et dont la source est partout et nulle part. D'autres créent des types, des caractères. Flaubert a créé la légende, l'épopée de Carthage.

Et par là, son roman devenait éminemment propre à servir de thème à un opéra: au même titre que les *Nibelungen* ou que le *Romanero* du Cid. Si la musique ne vaut rien, elle tombera dans l'oubli et le livret avec elle. Si elle devient immortelle, il y aura, sous un même nom, un chef-d'œuvre de plus. Flaubert n'est point désolé.

Allez donc, vous que n'éfraye point un voyage à Bruxelles, allez écouter la musique de Reyher, allez voir *Salammbo* pénétrer dans la tente du chef ennemi, et comme une autre Judith, payer de sa personne le salut de son pays.

C'est aussi la légende de Judith, mais de la vraie, cette fois, que s'est inspiré le poète Jean Bertheroy pour la principale pièce de son nouveau recueil de poésies.

Judith a accompli son crime héroïque, et elle est revenue planter sur les remparts de Béthulia la tête de « ce pauvre Holopherne. » Mais dans une hallucination étrange, elle entend la bouche du mort, en qui revit seulement le souvenir de caresses inoubliables, proférer des regrets et redemander encore de l'amour. Et alors elle pose sa bouche sur la bouche du cadavre. L'amour se venge d'avoir servi comme artifice et s'impose en maître à la triomphatrice. C'est le dernier argument — argument tout poétique, — invoqué par l'auteur en faveur de la thèse philosophique dont toute son œuvre (1) est la démonstration.

Car encore que ce poète soit une femme et que cette thèse même: la prédominance universelle de l'amour, principe du monde, soit essentiellement féminine, les vers de Jean Bertheroy renferment une pensée forte et exercée, expriment une dialectique profonde autant que sonore. La forme même en est mâle autant qu'il est possible, et si l'on vous en cachait la signature, vous les baptiserez: Leconte de Lisle.

Ce n'est pas le moindre événement du jour, que la conquête, si brillamment accomplie, d'une place en vue dans le monde poétique, par une femme, jeune, à ce qu'on nous dit, et savante d'un savoir non pédantesque.

Nous saluons la revanche des Bas-Bleus.

L.

LA QUINZAINE

La mascarade carnavalesque est terminée, et j'en suis bien heureux.

Je ne sais rien d'écoeuvrant comme ce dernier écho, sous un ciel pluvieux, d'une fête, dont l'idée première, artistique et élégante, était le joyeux travestissement, sous le soleil du midi, en des costumes qui n'avaient rien de hideux.

Arlequin souple et facétieux, gentille Colombine, Pierrette et Pierrot, candides et lunatiques, dominos mystérieux, brave Polichinelle, qu'étevous devenus?

Les tristes déguisés trouvent plaisant aujourd'hui, de s'en aller par les rues boueuses, portant des masques ignobles qui figurent les plus repoussantes infirmités.

Derrière eux la foule se précipite: voilà le plaisir! Et tous ces gens-là, font trois jours d'rant, un vacarme épouvantable. J'ai en horreur

(1) Les *Vibrations*, *Marie-Madeleine*, les *Femmes antiques*.

les longues après-dînées des dimanches où la foule des braves gens, portant leurs plus beaux habits, déambule lentement, encombrant les trottoirs; mais la mascarade des jours que l'on appelle gras me semble plus bête et plus triste.

Seul, le bal du théâtre est en dehors de cette impression; il offre quelque entraînement et quelque franche gaieté.

Je devais dire ceci, car ma tâche est de vous raconter la quinzaine, tâche bien ingrate, quelquefois, et c'est pourquoi, souvent, j'en profiterai pour bavarder de tout autre chose; d'ailleurs le seul mot de chronique, par sa tournure sévère, éveille en moi tout un monde de vieilles machines ennuyées et banales.

Une question s'est souvent posée à moi. Elle est précisément placée en tête de cette Revue. Il existe certainement à Nancy de nombreux éléments littéraires et artistiques. — Est-il possible de créer entre eux des relations continues, ce lien qui doit unir les arts avec les lettres? Tous en profiteront et nous pensons que les résultats en seront excellents.

D'autres, nous le savons, l'ont essayé déjà, mais en vain, et nous leur demandons pardon de le tenter encore après eux; nous les prions même de nous aider. Et d'ailleurs, qu'il me soit permis de dire, sans grande indiscretion, que la *Revue de Nancy* a bien des projets en préparation; qu'elle veut, en dehors de ses productions bi-mensuelles, essayer des choses neuves et originales. L'audace ne lui manquera pas, et si elle doit succomber, ce sera, nous le pensons, au milieu des applaudissements, comme le gladiateur antique.

Sera-t-elle soutenue? Le sera-t-elle, principalement par les simples amateurs, qui doivent faire le nombre? Et ces derniers, combien sont-ils? Je n'en sais rien. Si j'en juge par les jeunes gens, je constaterai combien il est extraordinaire de voir, chez la plupart, une indifférence absolue pour tout ce qui nous préoccupe et n'est pour eux que fari-boles et déclassés. Leur littérature se borne à la connaissance vague de quelques classiques obligatoirement digérés et de quelque roman scabreux ou banal; leur souci de l'art est nul. Je parle ici pour la plupart d'entre eux, car il en est un petit nombre que je veux excepter.

Combien de fois, en compagnie d'anciens camarades, tout en riant et plaisantant, avons-nous déploré l'absence totale de cette inquiétude qui nous tourmentait si fort, jadis, qui nous faisait en rhétorique adorer Baudelaire sans trop le comprendre et déchiffrer la phrase marmoréenne de Flaubert?

Mais, nous ne faisons guère autre chose, et, cette préoccupation qui avait commencé par être comme une *pose*, chez le potache, devenait une passion chez le jeune homme.

Ceux d'aujourd'hui sont plus sérieux et se préparent excellentement à embrasser la *carrière destinée*. A cela nous n'avons rien à dire.

Qu'on me pardonne cette interminable digression. Le lecteur s'attendait à bien autre chose, sans doute.

Nous devons dire aussi, sur les productions artistiques, notre humble avis et les rédacteurs de la *Revue* le diront sans fard; ils n'ont aucun intérêt à ménager les susceptibilités; notre critique n'atteindra que l'œuvre et jamais la personne. Car nous croyons que chez le peintre et le littérateur le fait seul d'essayer n'est point à blâmer, quand bien même le résultat n'est qu'un avortement.

Et c'est pourquoi je ne crains pas de dire, par exemple, à M. Latasse, qui s'intitule peintre, qu'il m'est impossible d'admirer les œuvres qu'il expose trop souvent aux vitrines, et que, même, je suspecte l'impartialité de certains journaux qui ne lui ménagent point les louanges, qui vont jusqu'à nous annoncer l'apparition d'une nouvelle toile. M. Latasse (puisque nous l'avons pris à partie), ne possède ni l'habileté ni la distinction d'un artiste. Il lui faudrait travailler longtemps encore avant de hasarder une exposition; je le dis en toute sincérité, et je suis persuadé que M. Latasse lui-même, touché de ma franchise, se rangera à mon avis.

Il en est en revanche bien d'autres que nous

voudrions admirer souvent. Mais j'ai grand peur qu'ils ne deviennent un peu dédaigneux de nos provinciales admirations. Je veux parler de MM. Friant, Prouvé, de Meixmoron, Camille Martin et Wittmann. Ces deux premiers dans toute leur gloire n'ont guère besoin de nos éloges. Il ne nous est donné que trop rarement l'occasion d'apprécier le merveilleux artiste qu'est M. de Meixmoron. Quant à Camille Martin et Wittmann, leur modestie n'a d'égale que la distinction de leur talent.

Camille Martin a bien voulu détacher de son album la page que reproduit ce numéro, et nous dessiner l'en-tête de notre *Revue*. Nous aurions désiré consacrer cet article à sa personne et à son œuvre si originale à plus d'un titre. Il nous a supplié de n'en rien faire. Nous nous sommes inclinés, nous réservant pour l'avenir. D'ailleurs nous le retrouverons dans une série d'études que la *Revue de Nancy* consacra aux personnalités les plus brillantes, comme les plus modestes de notre ville.

Wittmann nous a promis, lui aussi, son concours et ses dessins, et nous l'en remercions bien vivement.

Quant à la phalange des jeunes, Hestaux, Royer, Bussières, Charbonnier, Colin et tant d'autres, qui nous pardonneront de les avoir oubliés, nous comptons sur elle et nous lui faisons un appel qu'elle écouterait sans doute, car la *Revue de Nancy* veut être un peu le journal des jeunes. Et je pense que cela n'éloignera pas les maîtres; au contraire.

RAYMOND

SOUVENIRS D'ENFANCE

I

UN RAT

Or, cet hiver-là, j'allais avoir huit ans.

Justement, c'était jeudi, et comme il avait fortement neigé les journées précédentes, on se promettait une belle partie de traîneau.

A midi et demi, nous étions réunis, sept ou huit condisciples de la moyenne classe, et nous montions, le traîneau sur le dos et les piques sous le bras, la côte de la Madeleine, que nous allions descendre à la course jusqu'au soir.

Je me rappelle encore cet après-midi: il faisait un froid de chien qui vous coupait la respiration; j'avais une calotte de drap doublée d'astrakan, un vieux manteau rapé, des moufles en peau de lapin et une paire de sabots.

Nous grimpons ferme, parlant à peine, le nez rouge et les oreilles toutes raides et violacées. En passant devant la brasserie, on s'arrêta naturellement: Julien Munier qui avait ses grandes et petites entrées, nous fit passer à chacun un morceau de sucre de bière, et en route!

Nous y voilà enfin! Partout sur ces hauteurs, le givre, la neige et la glace: les grands peupliers ont l'air d'immenses bâtons de sucre, et les routes de rivières gelées. En avant les traîneaux! On s'aligne deux par deux, on s'assied solidement, et fonce cocher: gare aux têtes, ceux qui on!

... Tic, tac, tic, tac... on descend, on filant assez doux dès l'abord, en se cramponnant aux piques; puis on glisse tout seul sans effort. Quelle partie délicieuse!

Au milieu de la côte, voilà justement la carriole de mon oncle Minique, remplie d'échalas et de vieux bois, qui nous barre la route; il faut enrayer le mouvement et virer à gauche. Hélas! on avait compté sans la vitesse acquise; voilà le premier traîneau qui heurte la maudite carriole à deux roues; elle part plus vite que nous, laissant tomber sa lourde charge, et j'entends encore derrière nous, les clameurs de mon oncle, qui accourt avec un gros *paissseau*: « Ah! les p'tits monstres, les coquins, les drôles, gare à vous, vous allez le payer cher! Revenez-y voir un peu, mauvais garnements! »

Et vite, vite, on jone des bras, on jone des piques, la lame d'acier glisse sans bruit sur la neige durcie. Bref, on arrive au bas, on n'attend pas son reste. Par le canal étroit du ruisseau Merlerupt, on va gagner la rivière de Meurthe, c'est là qu'il faudra passer son jeudi.

— Le soir de ce bienheureux jour, je rentrais chez nous, vers sept heures. Il faisait nuit depuis longtemps; j'avais la calotte arrachée en maint endroit, les bas trempés, les sabots fendus et la figure en sang.

Pour commencer, bien entendu, ma mère se mit à jouer de la flûte sur mon dos, et puis, sans mot dire, elle m'apporta, dans le coin où je m'étais blotti, une bonne trique de pain sec.

Moi! j'allais manger ce pain-là! Oh! mais non! Je le jetai avec force à l'autre bout de la chambre, en m'écriant avec fureur: « Tiens, le voilà, ton pain. Je vais me coucher! »

Le silence répondit seul à ma colère et à mon émotion.

Et j'étais bien content d'être dans mon lit, à l'abri des coups, du froid, de la gelée, sans penser alors que mon pauvre petit estomac allait crier famine, car il était à jeun depuis midi, et j'avais perdu en traîneau le pain de mon goûter.

Mais ouvrir la bouche pour demander quelque chose, après un pareil traitement, oh! jamais. Je pris le sage parti de m'endormir et me tournai contre la muraille. Déjà je commençais mon sommeil, épuisé de fatigue, quand j'entends une voix courroucée: « As-tu dit tes prières? » — « Oui, je fais les dire! » Et, cette fois, je m'endormis.

Je rêvais à ce moment, que le petit chat qui faisait mes délices, au lieu d'aller, comme tous les soirs, dans le grenier où il passait la nuit, s'était caché à l'appel de ma mère, et tout doucement, sans bruit, s'était fourré dans mon lit, pour me consoler et se chauffer plus à son aise. Et moi, dans mon rêve, je passais amicalement la main sur le dos velouté de mon petit chat, qui semblait prendre un singulier plaisir à ce jeu. Soudain, je ne sais pourquoi, je m'éveillai. Cette fois, je sentis réellement la fourrure soyeuse de mon petit chat; mais je trouvais sa queue bien rugueuse, et j'appelai ma mère pour le venir ôter.

Une simple porte, ouverte la nuit, séparait nos deux chambres. Je vois encore cette pâle lueur de la lampe, qui projetait en s'avancant des clartés si étranges sur mon petit lit d'écolier, et sur le grand cadre vermoulu de la Sainte Famille, qui pendait à la muraille en face. — « Oh est-il, ton chat? »... Je ne sentais plus rien. La maligne petite bête avait sans doute aperçu la lumière; effrayée du bruit, elle avait fui ailleurs; après quelques recherches, ma mère la trouva effectivement roulée en boule sur une chaise, dans sa propre chambre, et paraissant dormir. — « Mais il dort! » — « Je t'assure qu'il était dans mon lit tout à l'heure. »

Bref, le pauvre chat fut brusquement réveillé, sans y rien comprendre et emmené dans son grenier.

Nous allions enfin nous rendormir, quand ma mère à son tour s'écria: « Un chat! voilà bien un chat dans mon lit; et il passe le long de mon bras, je vois ses yeux brillants; oh! que c'est drôle, voyons voir! » Oh! oui, c'était drôle, car à peine la lampe allumée, elle pousse un grand cri! « Un rat, un gros rat... »

Un énorme rat noir, arrêté sur l'oreiller, nous regardait de ses yeux pleins de feu, et balançant sa longue queue, paraissait réfléchir. Ce ne fut bientôt qu'une clameur.

Un rat! un rat! un rat! Les locataires, les voisins, réveillés en sursaut, tout le monde accourt à la hâte. « Qu'y a-t-il? En voilà des cris! » — « Un rat, un rat! — Où? — Dans mon lit! »

Deux ouvriers ferblantiers qui logeaient au-dessus, arrivent, vous retournent tout l'appartement, sondant tous les coins, fouillant derrière tous les meubles; point de rat! Le lit fut démonté, on fit un bruit d'enfer, on renna absolument tout, et l'on ne trouva rien.

Et la porte qui menait à ma chambre était restée ouverte.

Pourtant, il n'avait pu entrer chez moi, nous étions cinq au passage. Non il n'y était pas... mais il était derrière la porte! On ne l'y chercha point. Enfin, ennuyés de ce réveil si bizarre, las de chercher en vain, chacun s'en retourna chez soi, et derechef, nous regrimpons au lit.

Et je vous assure que j'avais joliment envie de dormir, d'autant plus que la faim commençait à me tirailler l'estomac. Vers quatre heures, — à ce que j'ai su depuis — j'entends en mon sommeil comme un sourd clapotement; on eût dit une houle qui tombait dans l'eau. C'était mon rat! Fatigué de rester en pénitence derrière sa porte, il avait troffiné jusqu'au fond de la cuisine, et, sans date altéré, avait fait un plongeon.

Nouvel émoi, nouvelles clameurs! En me sautant avec ma bougie, je vis la bête infernale, sauter sur une table, les oreilles dressées, la queue tannée, les poils tout hérissés. Je crus apercevoir le diable, et je poussai avec force la porte de ma chambre. Le rat était prisonnier chez moi.

Dependant, j'avais bien faim. — « Mère, j'ai faim! — Tu devais souper hier soir! — Mère, j'ai faim! — Eh! bien, va chercher du pain là-bas! » Là-bas, c'était où j'avais vu le rat. Oh! jamais.

A sept heures, comme d'habitude, je me levai pour déjeuner, étudier mes leçons et partir pour l'école. Je secouai tous mes habits, de peur d'y rencontrer le rat, mais je n'osais en parler, craignant de le voir surgir tout à coup et me sauter aux yeux.

Pendant trois jours, on essaya tous les engins de destruction, ratières, pièges de toutes sortes et de toutes dimensions, rien n'y fit.

Le rat était sorcier. Je n'osais plus coucher dans mon lit; chaque nuit à côté de ma mère, j'entendais là-bas grignoter le plancher et percer la cloison. Oh! quelles terreurs au fond de mon âme. Pendant le jour, nous étions assez tranquilles, ma mère assurait pourtant voir le bout de sa queue au-dessus de l'immense buffet de la cuisine. Enfin, cela ne pouvait durer, il en fallait finir. Le lundi suivant, on recourut aux grands moyens: on décida la mort par le poison et un poison violent.

Je vois encore ce petit flacon vert que ma mère rapporta de la pharmacie d'en face.

Le soir venu, après le souper, on mit à tous les coins de ma chambre et sous les meubles, des languettes de pain recouvertes d'une sorte de verte pommade, et puis, on ferma la porte.

L'ennemi, cette fois, allait périr.

En disant ma prière, j'étais si préoccupé de notre entreprise, qu'au lieu de répondre au *Pater*: « Délivrez-nous du mal, je m'écriai: « Délivrez-nous du rat! » Et je m'endormis.

J'eus une vision affreuse: un rat formidable, avec des cornes et des défenses comme un éléphant, venait broyer mes os et dévorer mes bras, m'accusant de la mort de son frère.

Dependant, au matin, qu'allions-nous découvrir?

J'étais impatient de toiser d'un regard superbe et dédaigneux, la victime qui m'avait fait trembler durant quatre jours; j'avais hâte de voir celui que j'avais autrefois caressé, et je me précipitai dans ma chambre. Les languettes de pain avaient disparu; disparus également les restes du repas de la veille, disparus les croûtons de pain durci des jours précédents. C'était incroyable.

Tout à coup, je poussai un cri d'effroi, et ma vaillance ne tint pas longtemps: soulevant, sans rien dire, l'extrémité de mon éredon, ma mère l'avait jeté à terre, et là, sur mon lit, au milieu d'un monceau de provisions, couché sur les fameuses languettes, gisait le terrible ennemi. Il était mort!

Derrière la porte, par le trou de la serrure, je contemplais de loin le gros rat:

« Est-il bien mort, dis, mère? — Mais oui, tiens! »

Et, le prenant par la queue, ma mère le secouait violemment: c'était bien fini, il ne bougeait plus.

Je m'approchai alors lentement, toujours avec un secret effroi dans le cœur. C'était vraiment un beau rat, avec sa queue de dix centimètres, ses longues moustaches et ses petits yeux gris à demi fermés qui semblaient m'adresser des reproches et me dire:

« Ah! des caresses au premier jour, et la mort à la fin, la mort lente du poison! »

La mort du rat fut l'événement du jour: les chats du quartier vinrent le flairer tour à tour, sans vouloir d'une bête empoisonnée; puis on le jeta dans la rue.

A midi, revenant de l'école, je racontai à mes camarades la mort du gros rat, et prenant des airs de triomphateur, je leur montrai l'animal, gisant près du trottoir:

« C'est à nous, le rat-là; il a été dans mon lit, et puis dans le lit de ma mère, et nous l'avons tué! »

CH. DE VARANGISE

ÉDEN

Direction: HENRIOT-BEAULIEU.

Les *Montagnards Pyrénéens*, des Folies Bergères — Succès de Mlle Marthy, de M. Geram, comique danseur, de Miles Laney et Caritta, de MM. Delsol et Duprat. — *Les afficheurs comiques*.

CASINO DES FAMILLES

Direction: ARMAND BEL.

M. Laurvald, le seul rival de Paulus. — Les frères Schmidt. — Les *Cawelly's*. — Valadue, clown musical. — Succès de Miles Abadie, Bertin et Denancey, de MM. Dufor, comique réaliste, Hervier, Brunw, Vignais et Marcelly.

Abonnements à la "Revue de Nancy"

Les abonnements sont payables dans le premier mois de son cours.

Publicité de la "Revue de Nancy"

Annonces (la ligne)..... 30 centimes
Réclames (la ligne)..... 50 centimes

Le Gérant: P. VOGT.

Nancy. — Imprimerie Nouvelle, 15, rue de Serre.

résumé, vous n'avez plus pour satisfaire des besoins déjà nés actuellement qui vont grandir tous les jours, seule issue encore possible. Ne nous pas le nécessaire pour la laisser verte?

Avis mortuaire

Personnes qui par erreur ou omission n'auraient pas reçu de lettre de part du décès de:

M. LOUIS LALLEMENT.

M^e LOUIS LALLEMENT

NOTICE NÉCROLOGIQUE

PAR

Henri MENGIN

AVOCAT A LA COUR DE NANCY

NANCY

TYPOGRAPHIE G. CRÉPIN-LEBLOND, PASSAGE DU CASINO.

1890

La "Revue de Nancy"

Nous souhaitons la bienvenue à un nouvel organe dont on nous annonce l'apparition pour le samedi 22 février. La *Revue de Nancy* s'abstendra de toute politique et surtout de toutes polémiques personnelles. Le choix des sujets traités permettra d'ailleurs de faire de cette revue une lecture de famille. Chaque numéro contiendra une grande page de dessins dont le premier est dû au peintre Camille Martin qui a composé en outre le titre du journal. Le prix de l'abonnement à cette revue bi-mensuelle est de 3 francs par an; le prix du numéro de 0 fr. 20. Pour tout ce qui concerne abonnements, rédaction et administration, on est prié de s'adresser 3, place Stanislas.

La "Revue de Nancy"

La *Revue de Nancy* dont nous avons annoncé l'apparition, a publié samedi son premier numéro, dont voici le sommaire:

L'air: Valley. — *Bœufvœment*, félicy. — *Prière suprême*: Ray-Séguin, poésie: E. H. — *Chronique littéraire*: U. — *Chronique littéraire*: Raymond. — *La quinzaine*: Raymond. — *Un rat*: de Varan-

out de la nouvelle feuille est le se présente sous un aspect aarie agréablement sujets divers, ose, comme on peut le constater re du sommaire, et paraît dispo- rieu négliger des choses de l'art itérature. Cela suffit-il pour Nos nouveaux confrères, un peu es, ne le croient pas encore, érons que dans quelque temps, fieront leur formule et diront: ous essayé; nous sommes main- rs. » e d'album de M. Camille Martin ablement variés: ses patineu- militaires, ses différents types sur le vif. Aussi bien l'éloge de lie Martin n'est-il plus à faire, Nancy.

Le soir, la *Revue de Nancy* recevait salons du restaurant Baudot.

fort aimé, a terminé cette soi- s'est prolongé jusque vers six u matin; c'est dire que la gaieté ation sont loin d'avoir fait défaut de cette amusante et joyeux ont les nombreux invités de la *Nancy* conserveront un agréable

édaction de la
Nancy.

22 février dans le
restaurant Baudot

R. S. P.

au Restaurant Baudot

à l'Éclair et à l'Économiste

SAMEDI 22 FÉVRIER 1890

REVUE

DE

LA

BI-MENSUELLE

RÉDACTION & ADMINISTRATION

3, PLACE STANISLAS

Abonnements : 5 fr. par an

(Les frais de poste en sus)

series. Trouver
sible à Nancy?

assez doux des l'abord, en se cramponnant aux
partie délicieuse !
Au milieu de la côte, voilà justement la car-
riole de mon oncle Minique, remplie d'échalas et
de vieux bois, qui nous barre la route; il faut
scier le mouvement et viter à gauche. Hélas !
on avait compté sans la vitesse acquise; voilà le
premier traineau qui heurte la mandrie carté-
rie à deux roues; elle part plus vite que nous, lats-
sant tomber sa lourde charge, et j'entends encore
derrière nous, les clameurs de mon oncle, qui ac-
court avec un gros *poissoneau*: « Ah ! les p'tits
monstres, les coquins, les drôles, gare à vous, si
vous allez le payer cher ! Revenez-y voir un peu,
mauvais garnements ! »
Et vite, vite, vite, on joue des bras, on joue des
pignes, la lame d'acier glisse sans bruit sur la
neige dure. Bref, on arrive au bas, on n'attend
pas son reste. Par le canal étroit du ruisseau
de Mervrupt, on va gagner la rivière de Mervrupt,
c'est là qu'il faudra passer son jouet.
— Le soir de ce bienheureux jour, je rentrai
chez nous, vers sept heures. Il faisait nuit depuis
longtemps; j'avais la culotte arrachée en maint
endroit, les bas trempés, les sabots tendus et la
figure en sang.

d'habitude, je me levai
mes leçons et partir pour
mes habits, de peur d'y
je n'osais en parler, crai-
tout à coup et me sauter

on essaya tous les engins
pièges de toutes sortes et
rien n'y fit.

Je n'osais plus coucher
nuit à côté de ma mère,
oter le plancher et percer
terreurs au fond de mon
nous étions assez tranquil-
pourtant voir le bout de sa
immense buffet de la cuisine.
durer, il en fallait finir.
on recourut aux grands
mort par le poison et un

it flacon vert que ma mère
cie d'en face.

le souper, on mit à tous les
et sous les meubles, des lan-
cortes d'une sorte de verte
ferma la porte.

, allait périr.
e, j'étais si préoccupé de
u lieu de répondre au *Pa-*
tu mal, je m'écriai : « Dé-
Et je m'endormis.

freuse: un rat formidable,
es défenses comme un élé-
mes os et dévorer mes bras,
t de son frère.

tin, qu'allions-nous décou-

toiser d'un regard superbe
time qui m'avait fait trem-
rs; j'avais hâte de voir celui
caressé, et je me précipitai
s languettes de pain avaient
alement les restes du repas
les croûtons de pain durci
C'était incroyable.

issai un cri d'effroi, et ma
longtemps: soulevant, sans
de mon édreton, ma mère
là, sur mon lit, au milieu
visions, couché sur les fa-
gisait le terrible ennemi. Il

ar le trou de la serrure, je
gros rat:
dis, mère? — Mais oui,

que, ma mère le secouait
en fini, il ne bougeait plus.
s lentement, toujours avec
e cœur. C'était vraiment un
de dix centimètres, ses
et ses petits yeux gris à
laient m'adresser des repro-

au premier jour, et la mort
du poison ! »

l'événement du jour: les
rent le flairer tour à tour,
te empoisonnée; puis on le

e l'école, je racontai à mes
u gros rat, et prenant des
je leur montrai l'animal,
t :

at-là; il a été dans mon lit,

sumé, vous n'avez plus pour sa-
des besoins déjà nés actuelle-
qui vont grandir tous les jours,
eule issue encore possible. Ne
as pas le nécessaire pour la lais-
rle?
idez-vous pas non plus, mes-
près avoir consacré une partie de
sources disponibles à des besoins
p moins pressants que ceux que
is signalons, consacrer le surplus
vre qui est vraiment d'utilité gé-
ans l'acception la plus étendue
t?

Avis mortuaire

ersonnes qui par erreur ou omis-
auraient pas reçu de lettre de
rt du décès de:
L. Louis LALLEMENT,

M^e LOUIS LALLEMENT

NOTICE NÉCROLOGIQUE

PAR

Henri MENGIN

AVOCAT A LA COUR DE NANCY

NANCY

TYPOGRAPHIE G. CRÉPIN-LEBLOND, PASSAGE DU CASINO.

1890

La « Revue de Nancy »

Nous souhaitons la bienvenue à un
nouvel organe dont on nous annonce
l'apparition pour le samedi 22 février. La
Revue de Nancy s'abstiendra de toute
politique et surtout de toutes polémiques
personnelles. Le choix des sujets traités
permettra d'ailleurs de faire de cette re-
vue une lecture de famille. Chaque numéro
contiendra une grande page de dessins
dont le premier est du peintre Camille
Martin qui a composé en outre le titre du
journal. Le prix de l'abonnement à cette
revue bi-mensuelle est de 5 francs par an;
le prix du numéro de 0 fr. 20. Pour
tout ce qui concerne abonnements, rédac-
tion et administration, on est prié de s'a-
dresser 3, place Stanislas.

La « Revue de Nancy »

La *Revue de Nancy* dont nous avons
annoncé l'apparition, a publié samedi son
premier numéro, dont voici le sommaire:

air: Valley. — *Écœurément*,
lany. — *Prière suprême*: Ray-
évoigné, poésie: E. H. — *Chro-*
trale: U. — *Chronique litté-*
-La quinzaine: Raymond. —
Valley. — *Un rat*: de Varan-

t de la nouvelle feuille est
se présente sous un aspect
rie agréablement sujets divers,
se, comme on peut le constater
du sommaire, et paraît dispo-
en négliger des choses de l'art
littérature. Cela suffit-il pour
os nouveaux confrères, un peu
s, ne le croient pas encore.
rons que dans quelque temps,
ront leur formule et diront:
ns essayé; nous sommes main-

d'album de M. Camille Martin
blement variée; ses patineu-
militaires, ses différents types
ur le vif. Aussi bien l'éloge de
e Martin n'est-il plus à faire,
Nancy.

soir, la *Revue de Nancy* recevait
dons du restaurant Baudot.
fort aimé, a terminé cette soi-
est prolongé jusque vers six
matin; c'est dire que la gaieté
tion sont loin d'avoir fait défaut
de cette amusante et joyeux
ont les nombreux invités de la
Nancy conserveront un agréable

Redaction de la
Nancy,
Février dans le
restaurant Baudot

R. P. P.
au Restaurant Baudot

à l'Entrée avec le *Camille*

*expectant hommage
H. Mengin*

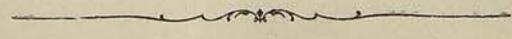
M^e LOUIS LALLEMENT

NOTICE NÉCROLOGIQUE

PAR

Henri MENGIN

AVOCAT A LA COUR DE NANCY



NANCY

TYPOGRAPHIE G. CRÉPIN-LEBLOND, PASSAGE DU CASINO.

1890